

LA POCHETTADE.

CHANT SECOND.

(Suite.)

« Jamais les lampes d'or qui scintillent la nuit,
 « Au pavillon d'azur étendu sur nos têtes ;
 « Jamais le fluide actif vomi par les tempêtes,
 « Illuminant soudain l'affreuse obscurité,
 « N'offrit à nos regards tant d'éclat, de beauté,
 « Que toi, grande Theot, illustre Catherine !
 « Toi dont nous invoquons la puissance divine.
 « Ta bonté nous protège en tous lieux, en tout temps,
 « Tu règles nos plaisirs, tu veilles sur nos ans.
 « C'est toi qui les guida ces héros magnanimes,
 « A travers les écueils et les profonds abîmes,
 « Où se sont engloutis, privés de ton secours,
 « Des millions de mortels, aux plus beaux de leurs jours.
 « C'est pourquoi nous venons, ô sublime déesse !
 « Nous venons déposer à tes pieds notre ivresse,
 « De notre gratitude exprimer les transports,
 « Bénir de tes bontés les immenses trésors.
 « Cependant ces héros, ces fils de la victoire,
 « Nous ont appris, hélas ? qu'en ce moment ta gloire
 « Rentre dans le néant : *l'infâme* a reparu
 « Au sein de nos cités ; qui l'aurait jamais cru !
 « Le démocrate, hélas ! est hué par la plèbe
 « Que le prêtre retient attaché à la glèbe !
 « Le prêtre a tout pouvoir sur les faibles humains,
 « Et d'entraves de fer il enchaîne leurs mains !
 « Tu le juras pourtant, tu juras sur ton âme
 « De détruire à jamais le règne de *l'infâme* !
 « Tes ministres déjà renversant les autels,
 « Traquaient de toutes part les pontifes cruels ;
 « Tandis que leurs troupeaux de *prétraille* dandine
 « Expiraient sous les coups de notre guillotine ;
 « Le peuple revenu de ses folles erreurs,
 « Déjà te réservaient les suprêmes honneurs ;
 « Dans le temple à ses yeux et sur l'autel antique,
 « Tu pus faire admirer ta splendeur impudique ;
 « Et l'univers entier, en proclamant ton nom,
 « T'associait toujours la déesse Raison ;
 « Quand, j'en frémis d'horreur ! quand l'enfer en furie
 « De voir s'évanouir toute bigoterie,
 « Arma Vadier de fers dont il chargea tes mains,
 « Et te fit rendre l'âme au milieu des chagrins !
 « Depuis ce temps *l'infâme* a reconquis la terre ;
 « Il rit de nos efforts et de notre colère !
 « Ils seront donc sans fruit nos soucs, nos travaux ;
 « Tu laisses la victoire au peuple des dévots ?
 « Où sont donc les serments que formula ta haine ?
 « As-tu, dans l'Empirée, où tu jouis en reine,
 « Abandonner le soin de venger ton honneur ?
 « As-tu..... ? » Dans cette instant une grande pâleur
 Assombrit tous les fronts du peuple lunatique !
 Le pontif se tut, et sa voix métallique
 Longtemps fit retentir les augustes lambris
 Le sol avait tremblé sous les sacrés parvis ;
 Un bruit sourd et lugubre et semblable au tonnerre,
 Parcourait en tous sens la structure lunaire,
 Et glaçait tous les cœurs d'un indicible effroi !
 Ainsi quand, à minuit, le bronze du beffroi
 Réveille les échos de sa voix éclatante,
 On éprouve en son âme une froide épouvante ;
 Il semble que le cœur sent le froid du métal,

Et va toucher bientôt à ce terme fatal,
 Où doivent aboutir toutes les infortunes,
 Ainsi que les plaisirs, les diverses fortunes,
 Soudain le sanctuaire a gémi sourdement,
 L'autel s'est dépouillé de son rouge ornement,
 Et de ses flancs d'azur s'échappe le nuage
 Et ténébreux et lourd, et menaçant l'orage.
 Bientôt l'obscurité régna dans le saint lieu :
 Le peuple anéanti dit l'éternel adieu,
 Croyant voir se heurter tous les débris du monde,
 Et commencer la nuit éternelle et profonde,
 Prédite à haute voix par Voltaire et Rousseau,
 Ces fameux précepteurs du célèbre Darveau !
 Mais bientôt un rayon, d'une splendeur céleste,
 A dissipé l'horreur de cette nuit funeste ;
 Et les fronts un instant sur le parquet cloués,
 Comme des criminels aux supplices voués,
 Renaissent maintenant à la douce espérance
 De conserver encor leur heureuse existence.
 On ôse relever ses regards vers l'autel,
 Quand, dans le sanctuaire..... ô moment solennel !
 Apparaît Catherine à la foule étonnée,
 Qui demeure sans voix à ses pieds prosternée !
 Le marbre de Paros est moins blanc que son sein ;
 L'ivoire est moins poli que sa divine main ;
 Les perles de sa bouche, où règne le sourire,
 Eclipsent d'Apollon la chatoyante lyre ;
 L'Aurore a façonné ses adorables traits,
 Et l'éclair dans ses yeux a déposé ses traits ;
 Sa chevelure d'or forme son diadème,
 Plus riche mille fois que le diamant même !
 Les divers éléments ont suspendu leur cours ;
 Le soleil a cessé de mesurer les jours ;
 Et tous sont suspendus à sa lèvre de rose,
 Qui déroule à leurs yeux, tremblante et demi-close,
 Les fastes étonnants du secret avenir.
 Elle exhale ces mots avec un long soupir :
 — « Illustres défenseurs d'une doctrine sage,
 « Ne laissez pas faiblir votre noble courage !
 « La victoire est tardive, elle fuit loin de nous,
 « Pour suivre le dévot qui l'implore à genoux !
 « L'homme du Vatican s'appuie encore sur Pierre,
 « Et longtemps soutiendra cette cruelle guerre !
 « Mais vous vaincrez un jour, croyez-m'en sur ma foi :
 « Vous vaincrez quand la Mort n'aura plus son effroi,
 « Quand le printemps verra se faire la vendange,
 « Et lorsque philomèle et la douce mésange,
 « Pour construire leurs nids, choisiront les hivers !
 « Quand l'Africain pourra cultiver ses déserts !
 « Hélas ! le temps est long ; mais belle est la victoire :
 « *L'infâme* anéanti... voilà la seule gloire ! »
 — Elle dit et, soudain, la lumière s'enfuit,
 Et l'on voit se lever les astres de la nuit !
 La foule consternée en silence s'écoule.
 Et l'on n'entend plus rien que le bruit de la houle
 Qui, sur le vaste mer, obéit à ses lois,
 Et qui fait résonner ses imposantes voix !

(Fin du Chant Second.)